



Les sables mouvants

de Paul Carpita

Fiche technique

France - 1996 - 1h45

Couleur.

Réalisation et scénario :

Paul Carpita

Musique :

Vladimir Cosma

Interprètes :

Daniel San Pedro

(Manuel)

Beppe Clerici

(Roger)

Ludivine Vaillat

(Mado)

Aurélia

(Mado enfant)

Guy Belaïdi

(Mouloud)

Philippe Dormoy

(Monsieur Mercier)

Laurence Ragon

(Madame Mercier)

Georges Neri

(Fonse)



Résumé

En Camargue, dans les années 50, dans l'étendue des marécages, la poussière, les chevaux, les taureaux, sur fond d'exploitation de travailleurs émigrés et de spéculations immobilières.

C'est l'histoire d'un jeune Espagnol arrivé avec un convoi de travailleurs saisonniers clandestins utilisés dans les rizières et dans toutes les combines des «maîtres» du lieu. Manuel, sans papiers, est récupéré par Roger,

marchand d'hommes vivant dans l'illusion de son pouvoir, mais lui aussi aux mains de plus puissants... Manuel rencontre l'amitié avec Mouloud, un marocain un peu simplet, la naissance de l'amour avec Mado, jeune orpheline, et la vie des gens simples du cru...

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Critique

Chez Fonse, un petit café comme on n'en fait plus. La lourde cheminée de pierre où crépite un grand feu rappelle les cuisines de campagne. Aux murs, des publicités pour Quinquina, Dubonnet et Ricard, des photos de chevaux, une carte postale de la tour Eiffel et un calendrier de 1958.

Une vingtaine d'hommes mal rasés, mal fagotés sont attablés, silencieux, l'air hagard et fatigué. Derrière le bar, le patron essuie ses verres tandis qu'un autre homme empoigne des bouteilles de vin rouge. Entre les deux, la conversation est animée. L'accent est méridional. Près de la caméra, en jeans et baskets, la casquette bleue de marin penchée sur l'œil, Paul Carpita affiche un sourire émerveillé. Malgré ses 72 ans, il a l'air d'un gamin. Il est joyeux, facétieux et plein d'entrain. Il y a de quoi : il tourne son deuxième long métrage, en quarante-deux ans ! En octobre 1955, son premier film, **Le rendez-vous des quais**, a été saisi à Marseille, dès la première projection publique. On lui reprochait de raconter une histoire d'amour sur fond de grève. La grande grève des dockers de Marseille, déclenchée en 1950 pour protester contre la guerre d'Indochine. Le film a ensuite disparu corps et biens. Carpita a abandonné l'idée de tourner d'autres fictions, mais il n'a pas abandonné le cinéma. Il a réalisé courts métrages et documentaires, continué son petit bonhomme de chemin bon an, mal an. En 1988, les Archives du film de Bois-d'Arcy découvrent, parmi un lot de bobines qu'on vient d'apporter, une copie du **Rendez-vous des quais**. Après un travail minutieux de restauration, le film sort en 1990. L'émotion est intacte, la fluidité du film—son mélange de fiction jouée par des non-professionnels et d'images prises sur le vif, caméra à l'épaule—étonne. On parle de néo-réalisme à la française. **Le rendez-vous des quais** apparaît comme un précur-

seur de la Nouvelle Vague. Et Paul Carpita, rattrapé par l'espoir, ressort son deuxième scénario.

*«Tous ces événements ont agi comme un coup de tonnerre. Ce n'est qu'à ce moment-là que j'ai compris que la blessure ne s'était jamais cicatrisée. Dans les années 60, j'ai réalisé un court métrage, **Des lapins dans la tête**, l'histoire d'un petit garçon qui dessine des personnages pendant la classe, et, quand l'instituteur le surprend, les autres se moquent de lui. Pour moi, c'était un film sur le rêve et la différence, mais je sais aujourd'hui que c'était plus que ça : ce petit garçon, c'était moi... il y a quelques semaines, quand j'ai dit «moteur», le premier matin du premier jour de tournage, tous les mauvais souvenirs se sont envolés.»*

La voix chevrote un peu, les larmes lui montent aux yeux. Il toussote, comme pour chasser un chat dans la gorge. Puis reprend, de son accent chantonnant : *«Peuchère ! Vous auriez vu ça ! C'était émouvant. On a tourné une scène avec Roger Manunta et Florent Munoz, qui étaient déjà dans **Le rendez-vous des quais**. Et de les voir ensemble, ça m'a fait l'émotion. Ils sont tout vieux, maintenant !»* Et là, il pose la main sur la bouche, comme un môme pris en faute, puis rigole. *«Oh pétard ! C'est vrai, moi aussi je suis vieux; mais j'oublie tout le temps !»*

A quelques kilomètres d'Arles, dans cette région de Camargue qui rendrait romantique le plus convaincu des rats des villes, il fait un temps de rêve. C'est pour ça qu'on tourne en intérieurs. La scène normalement prévue, celle qui donne son titre au film, réclame un ciel brumeux. Depuis six semaines, l'équipe se bat avec le vent et la lumière. Les extérieurs, dans les rizières et les marais camarguais, à l'ombre des grands roseaux, dans un camp gitan et dans les mas où les taureaux sont couchés pour le marquage, seront la respiration du film.

Mais **Les sables mouvants**, c'est avant tout l'histoire de petites gens, comme

Paul Carpita les aime. Il est né de ces «petites gens» : un père docker et une mère poissonnière. Il les a regardés vieillir, souffrir, pleurer. C'est un peu pour eux qu'il a fait du cinéma. Il voulait raconter des fictions qui collent à la réalité et dire la lutte des hommes et des femmes pour travailler, pour manger, pour vivre, tout simplement.

«Quand les politiques mentaient, avec mes copains, on filmait des «contre-actualités», pour dire ce qui se passait vraiment. Aujourd'hui, avec tout ce qu'on voit : le chômage, l'avenir bouché pour les jeunes, je ne comprends pas que les caméras ne soient pas dans la rue.»

La révolte et la lutte collective sont bel et bien au cœur des **Sables mouvants**. Parmi les hommes fatigués qui boivent leur verre de vin au café Fonse, parmi ces Espagnols qu'un «marchand d'hommes» a récupérés sur un quai de Marseille, sans papiers, sans avenir, prêts à tout pour un bout de pain et un lit où dormir, il y a Manuel. Un jeune homme recherché pour meurtre dans son pays. D'abord décidé à garder profil bas, il découvre la solidarité avec les ouvriers, l'amitié avec un jeune Marocain un peu simplet et Mado, une ravissante orpheline. Face aux magouilles immobilières, à l'exploitation des travailleurs immigrés, face aux injustices criantes, Manuel relève la tête. Pour la plupart, les comédiens sont inconnus ou débutants. Paul Carpita les couve du regard et lance sa phrase leitmotiv : *«Ils sont formidables !»* Le chef opérateur, l'Anglais Peter Chappell (1), filme, caméra à l'épaule, en super-16. Moyen le plus simple pour garder l'esprit du film, à la lisière entre fiction et documentaire. Les mouvements sont amples, même dans le minuscule café où on peut à peine se retourner.

Plusieurs producteurs se sont cassés les dents sur **Les sables mouvants**. Patrick Deshayes, réalisateur de documentaires, s'est lancé dans l'aventure avec sa propre boîte de production, Liane Films. Il a réuni une équipe dynamique et enthousiaste (2), acquise au projet et rompue au

système D.

«A part le CNC, qui a donné une avance sur recettes conséquente, aucune instance «classique» du cinéma n'a participé au financement. Toutes les télévisions, sauf Arte-Allemagne, se sont défilées. Il a fallu trouver autre chose.»

A Marseille et dans la région, des associations, comme **Les amis du rendez-vous des quais**, ont prêté main-forte. Une souscription a été lancée, des bonnes volontés ont prêté du matériel, comme la tente verte et blanche qui sert de cantine - et abrite accessoirement les fêtes de fin de semaine !

Dans l'équipe, il y a de vieux routards comme Bernard Aubouy, ingénieur du son de Rivette et Desplechin, qui dit avoir accepté parce que c'est «un cinéma selon son coeur». Et des débutants pleins d'entrain, qui n'étaient même pas nés quand **Le rendez vous des quais** se tournait. Sur ce film, le mot «famille» s'impose.

Au-dessus de l'étang de Vaccarès, le soleil, en se couchant, colore le ciel de rose orangé et de bleu turquoise. On dirait l'œuvre d'un Van Gogh qui aurait troqué la douleur sourde contre une mélancolie douce. A quelques kilomètres, dans le mas où la régie a installé ses quartiers, les images des jours précédents défilent sur une table de montage. Des images émouvantes, où la lumière de Camargue vire du métallique à la douceur. Des images où Manuel et Mado s'embrassent furtivement. Des images généreuses, pour un film plein de promesses. Le film d'un vieux monsieur qui ne s'est pas laissé abîmer par la vie.

Isabelle Danel

Télérama n°2347 - 4 janvier 95

(1) Peter Chappell est partie prenante dans la production, avec sa société londonienne, *Mistral*. Un signe !

(2) Tous les techniciens et comédiens ont mis la moitié de leur salaire en participation.

Entretien avec le réalisateur

«**Les sables mouvants**» est à l'origine, un scénario écrit dans les années 50. Comment cette histoire est-elle née?

En 1947, dans le cadre de la réalisation de contre-actualités par notre groupe Cinépax, j'ai été amené à enquêter sur la situation des travailleurs d'origine étrangère dans notre région. Révolté par le traitement inhumain infligé à des Marocains dans certaines rizières de Camargue, je voulais raconter l'histoire de ces «*sous-hommes*» désemparés, humiliés en permanence, sans aucun recours, et dont je me sentais solidaire. Pourquoi, 40 ans après, avoir choisi de replacer l'histoire dans son contexte de l'époque ?

C'est peut-être naïf; mais lorsque «**Le rendez-vous des quais**», que je croyais à jamais détruit, a été miraculeusement retrouvé, je me suis dit, la gorge serrée: «Voilà, tu viens de terminer ton film sur les docks. Il est accueilli avec chaleur par le public. Il n'est pas interdit. Il n'est pas saisi ! Tu enchaînes, comme prévu, le tournage de ton deuxième long-métrage: «**Les humiliés - Sables mouvants...**»

J'ai voulu effacer ces 35 années d'étouffement et d'humiliation...

Vous me parlez du contexte de l'époque, mais, bien que situé en 1958, «**Les sables mouvants**» a, malheureusement, à bien des égards, une résonance actuelle ! Voyez les marchés financiers qui régentent tout, les enveloppes que l'on glisse pour obtenir des passe-droits, les «laissés-pour-compte», le racisme...

Dans «**Les sables mouvants**», vous évoquez les atteintes à l'environnement dans les zones protégées de Camargue, une réalité toujours présente dans la région...

Dans les années 50 on parlait déjà, comme le préconise le financier Rampal dans le film, de «supprimer le bac archaïque». Aujourd'hui la campagne insidieuse, orchestrée par des promo-

teurs pour la construction d'un pont sur le Rhône, soulève de nombreuses protestations de la part d'élus et de scientifiques. On estime officiellement à 1000 hectares l'espace naturel qui disparaît chaque année en Camargue !

A-t-il été facile de tourner dans cette région ?

On peut dire que tous les Camarguais nous ont adoptés ! Les manadiers nous ont confié chevaux, taureaux, arènes. Certains d'entre eux ont même pris en charge durant quinze jours deux de nos comédiens-cavaliers pour leur apprendre à maîtriser leur monture parmi les taureaux.

Le plus difficile, ce furent les conditions climatiques et... les moustiques !

Est-ce délibérément que vous avez choisi d'utiliser des acteurs pour la plupart inconnus ?

Oui. La recherche d'une certaine authenticité des personnages a été ma préoccupation majeure dans ce film. L'utilisation de comédiens très connus, aurait, je crois, pour ce genre de film, ôté toute crédibilité à mes personnages.

Avez-vous utilisé la proximité entre comédiens et personnages. Je pense, par exemple, à l'émouvante scène de la berceuse chantée par Manuel et Mouloud

J'ai recherché des acteurs dont le vécu était proche de celui des personnages incarnés. C'est le cas de Daniel San Pedro (Manuel) dont le père, réfugié espagnol, a subi les mêmes déboires que le héros du film.

C'est le cas de Beppé Clérici (Roger) qui a été confronté dans sa «*putain de vie*», comme le dit son personnage, aux pires humiliations.

En ce qui concerne la séquence de la berceuse, la scène, à l'origine, n'était pas écrite ainsi. Mouloud devait tout simplement chanter sa berceuse en arabe.

Mais, en cours de tournage, la gorge serrée, il s'est brusquement retourné sur sa paillasse pour éclater en sanglots. Nous étions tous bouleversés ! Nous

avons appris, plus tard, que Guy, (alors en bas âge), et ses frères et sœurs, abandonnés par leur père, avaient dû être placés à la DDASS.

La berceuse avait fait ressurgir, chez notre acteur, tout un douloureux passé !

Bien que Manuel soit le «héros», c'est aussi le plus secret. Il parle peu, se livre peu, alors que Roger, qui est un personnage plus trouble, semble plus complexe. N'est-il pas en fait, Roger, le véritable héros du film?

Roger est un personnage riche, attachant qui ne cesse de nous interpeller, certes, mais il n'est pas le seul héros du film. Manuel joue auprès de Roger le rôle de révélateur. Il fait remonter du fond de la mémoire du marchand d'hommes, les souvenirs qu'il croyait enfouis à jamais : son enfance, son passé d'immigré italien, et toutes les humiliations subies...

Manuel parle peu, en effet, mais son silence et ses regards en disent long. Je ne voulais pas qu'il soit tout d'un bloc, le militant sûr de lui qui mène la révolte, mais un homme perdu, hésitant, qui prend conscience de la nécessité d'agir.

Il y a, en réalité, dans «**Les sables mouvants**» non pas un, mais quatre «héros»: le trio Manuel-Mouloud-Mado, et Roger. Chacun de ces personnages joue un rôle important dans le déroulement du drame. *Vous dédicacez le film «à la jeunesse humiliée et solidaire qui relève la tête» N'est-ce pas un peu utopique ?*

Oui... Enfin... je voudrais dire non ! (rires). J'aimerais tant que les jeunes prennent conscience de la force de leur union. Ça paraît utopique, mais parfois les situations changent vite. Des énergies qui couvent, inaperçues, éclatent soudain. A la veille de 36, qui aurait pensé que la société allait bouger si vite ? D'un jour à l'autre à Marseille, tout le port s'arrêterait! *Au générique du film on remarque de nombreuses participations à la production qui ne sont pas liées au monde du cinéma...*

La plupart des municipalités, des syndicats et des comités d'entreprises qui avaient chaleureusement soutenu «**Le**

rendez-vous des quais», lors de sa «résurrection», ont tenu à participer financièrement à la production de mon deuxième long-métrage.

Mais le monde du cinéma est loin d'être absent dans ce magnifique élan de solidarité. Le CNC nous a accordé une précieuse avance sur recette. Tous les comédiens et techniciens du film ont tenu à être coproducteurs...

Au cours d'une conférence de presse, à Marseille, le producteur du film, Patrick Deshayes, s'est écrié: «*Lors de l'odieuse saisie du film de Paul Carpita, en 1955, notre profession a laissé faire, sans broncher...Aujourd'hui, nous avons tous une dette envers Paul !*»

Ces propos m'ont fait chaud au cœur. Quelle belle revanche sur la censure !

Entretien réalisé par Dee Brooks
Dossier Distributeur

Le réalisateur

On se souvient de la douloureuse et exaltante aventure du premier long-métrage de Paul Carpita: **Le rendez-vous des quais**, tourné au début des années 60, à Marseille, dans un port totalement paralysé par une grève des dockers qui refusent d'embarquer les canons pour la guerre coloniale d'Indochine. Le film fut totalement interdit par la censure car « il présentait une menace pour l'ordre public ».

Lors d'une des premières projections publiques, les forces de police font irruption dans la salle de cinéma archi-comble pour s'emparer manu militari des bobines du film.

Au Commissariat Central où on vient de l'emmener, Paul Carpita se voit signifier que son film sera détruit.

De fait, **Le rendez-vous des quais**, ce «chaînon manquant dans l'Histoire du Cinéma, entre Renoir et la Nouvelle Vague», comme le qualifiera plus tard la critique internationale, va disparaître

durant 35 années! Il ne sera retrouvé, «par hasard », qu'à la fin des années 80. «*Cette saisie barbare de mon film, perpétrée dans l'indifférence générale des gens du Cinéma, avait ouvert en moi une plaie profonde, qui a été longue à se cicatriser...*», avouera plus tard Paul Carpita.

Cette blessure intime va pourtant définitivement se refermer lorsqu'un petit matin d'automne, en Camargue, le cinéaste marseillais va pouvoir donner 40 ans plus tard, le premier tour de manivelle de son deuxième long-métrage:

Fiche Distributeur

Filmographie

Courts métrages 1957-1990

La récréation
Marseille sans soleil
Graines au vent
Demain l'amour
Des lapins dans la tête
Adieu, Jésus
La visite
Les fleurs de Glais
S.O.S pollutions
Vallée du Rhône, la colère
Le Rhône, la mer, danger!

Reportages

Rencontre jeunesse 1946
Nous voulons vivre 1947
Les messagers du ciel 1948
Pour que les joues soient toujours roses
Grève des dockers à Marseille 1950
Je suis née à Berlin 1951
Chez nous à Pointe-à-Pitre 1991/1992
Sous-marins, hommes et techniques

Longs métrages

Le rendez-vous des quais 1953
Les sables mouvants 1995